

Autour de *Failles* (2010). Entretien avec Yanick Lahens

Margaux LOMBARD

Affiliation de l'auteurice :

Margaux Lombard, doctorante en science politique (laboratoire Les Afriques dans le Monde) et en sociologie à l'Université de Lausanne, margaux.lombard @ scpobx.fr

Pour citer cet article :

LOMBARD Margaux, 2025, « Autour de *Failles* (2010). Entretien avec Yanick Lahens » dans Actes des journées d'étude 'Failles haïtiennes' du 16 et 17 novembre 2023 à Sciences Po Bordeaux, en ligne [adresse URL]. DOI : 10.5281/zenodo.14892273

Le texte qui suit est une retranscription retravaillée¹ de l'entretien qui a eu lieu avec Yanick Lahens autour de son texte *Failles* (Sabine Wespieser, 2010) animé par Margaux Lombard au Musée d'Aquitaine de Bordeaux le 16 novembre 2023².

Introduction (Margaux Lombard)

Pour me présenter en quelques mots : je suis doctorante en science politique (Les Afriques dans le Monde, CNRS) et en sociologie à l'Université de Lausanne. Avant mon doctorat, j'ai écrit un mémoire de recherche en Lettres modernes à la Sorbonne Nouvelle sur le roman Bain de lune (Sabine Wespieser, 2014) de Yanick Lahens.

Yanick Lahens est une écrivaine haïtienne contemporaine majeure. Elle a été, entre autres, journaliste, critique littéraire, ou encore enseignante. C'est une personnalité résolument engagée, à la fois dans son œuvre, notamment sur le poids et les héritages contemporains de l'histoire esclavagiste, coloniale et postcoloniale, mais aussi dans la vie sociale haïtienne à travers diverses activités associatives en particulier auprès des jeunes. En 2019, elle a été titulaire de la Chaire Mondes Francophones du Collège de France et a prononcé à cette occasion une leçon inaugurale intitulée « Littérature haïtienne. Urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter », dont elle a coutume de dire qu'elle constitue son « ADN intellectuel et sensible ». Dans cette leçon et les cours qui ont suivi, elle retrace toute l'histoire de la littérature haïtienne, qu'elle considère comme étant indissociable de l'Histoire. Yanick Lahens plaide notamment pour une plus grande place d'Haïti dans un champ

¹ Merci à Yanick Lahens pour la générosité de cet entretien, pour sa relecture attentive de cette retranscription et les précisions ajoutées. Merci à Alice Corbet de m'avoir proposé d'animer cette session littéraire des journées « Failles haïtiennes ».

² L'entretien a été enregistré. Vous pouvez le retrouver en bas de ce document.

international des savoirs profondément asymétrique, dont elle appelle de ses vœux la décolonisation. L'histoire d'Haïti et la manière dont elle est inextricablement liée à l'histoire française est encore malheureusement très peu connue en France. La récente série d'articles publiée par le *New York Times* et traduite en français contribue à populariser davantage cette histoire auprès du grand public, en montrant à quel point la France a tiré profit d'Haïti y compris après l'indépendance, à travers la lourde dette infligée au pays. À cet égard, il faut souligner que Bordeaux, où s'est déroulé le colloque « Failles haïtiennes », n'est pas un lieu anodin puisque la richesse de la ville s'est en partie construite sur le système esclavagiste, et singulièrement Haïti.

Si la question des *failles* se trouve au cœur du récit dont il est question dans cet échange qui a lieu dans le cadre de ces journées d'étude « Failles haïtiennes », elle imprègne en réalité toute l'œuvre de Yanick Lahens constituée majoritairement de romans et de nouvelles. *Failles* est un texte hybride, au croisement entre chroniques du séisme de janvier 2010, journal et essai. Le récit est par ailleurs parsemé d'extraits du roman *Guillaume et Nathalie* (Sabine Wespieser, 2013) qui était en cours d'écriture à l'époque. Il s'agit d'un texte très dense qui part de l'expérience du séisme pour aborder des sujets plus larges, relatifs en particulier aux rapports entre le Nord et le Sud global. Il est notamment question du système de l'aide internationale, dont Yanick Lahens estime qu'il pervertit à la fois ceux qui sont censés en « bénéficier » et ceux qui le produisent. Les « failles » de la société haïtienne sont toujours intimement liées, dans le texte, à des failles plus générales qui dépassent Haïti. C'est aussi le cas dans toute l'œuvre de l'écrivaine : Haïti est toujours abordé en lien avec le reste du monde. La remarque selon laquelle elle n'écrirait « que sur Haïti », qui lui est souvent adressée par des journalistes occidentaux, n'a pas vraiment de sens et en dit long sur certaines injonctions. Jamais on ne demande à un·e écrivain·e français·e pourquoi il ou elle n'écrit que sur la France, à croire que cela va de soi : quoi de plus eurocentré comme vision du monde ?

Au-delà des nombreuses réflexions politiques et sociales, *Failles* prend en charge de profonds questionnements sur l'écriture : que peut-elle ou ne peut-elle pas ? Comment écrire après une telle catastrophe, quoi écrire, sous quelles formes ? Le texte révèle un grand travail sur la forme littéraire par-delà les thèmes et les réflexions abordés. Il est composé d'une trentaine de courts chapitres qui font signe vers une forme de fragmentation, comme autant de failles. Il faut également souligner sa grande force poétique.

Avant de laisser la parole à Yanick Lahens, il m'a semblé nécessaire de donner à entendre le début du texte :

« *FAILLES* FUT LE PREMIER TITRE qui s'imposa à moi. Impossible d'entendre ce mot sans ressentir la pointe acérée d'un objet, là, dans la poitrine, à l'endroit du cœur. Impossible de l'envoyer et de l'entendre sans me retrouver au-dessus d'un grand trou béant avec dans les oreilles une rumeur qui gonfle, monte pour retomber en milliers de couteaux. À l'écoute de cette simple syllabe, je ne peux m'empêcher de regarder là, sous mes pieds. À l'écoute de cette simple syllabe, j'hallucine et sentirai comme des milliers d'autres, des jours durant, la terre trembler sous moi. Je me retiens quelquefois de ne pas trébucher et défaillir.

Failles, un mot comme jamais entendu avant le 12 janvier 2010. Pas de cette façon-là. Un mot trop noir. Un mot sang. Un mot mort. Un mot ouvrant soudain en moi des résonances insoupçonnées.

Comment dans ces pages ne pas laisser entrer le dehors, l'inconnu qui surprend, dérange, déplace les bornes. Dans ces pages, aucune pensée exhaustive. Juste des allers et retours en équilibre précaire comme sur la crête d'une vague où j'essaie d'agiter des questions, de déchiffrer des ombres, de remuer des doutes. De comprendre. Sans réponse péremptoire,

conclusive, définitive. Sans aucune de ces sentences totalitaires aussi meurtrières que les dalles du 12 janvier.

J'écris pour tenter de savoir.

Juste un peu plus.

Mais je ne guérirai pas.

Je ne veux pas guérir. Je n'écris pas pour guérir. J'écris pour tout miser à chaque page et conjurer la menace du silence, ligne après ligne, en attendant de recommencer. »³

Pour ouvrir la discussion, peut-être faut-il tout simplement commencer par le mot *faille*, qui est particulièrement polysémique et peut résonner de bien des manières. Comment résonne-t-il pour vous ? D'autre part, pourriez-vous revenir sur la genèse de ce texte, *Failles*, dont vous m'avez dit récemment qu'il était arrivé « par effraction » ?

Yanick Lahens : D'abord, je remercie les organisateurs et organisatrices de cet événement. Ensuite, je veux dire combien je suis toujours émue de présenter ce texte, même des années après. C'est un texte que j'ai écrit presque dans un état second. Quand je le relis, il m'arrive de me demander si c'est bien moi qui l'ai écrit. L'émotion, la douleur étaient tellement fortes, qu'il résonne en moi de manière très forte à chaque fois que je l'entends.

Faille est le mot qui s'est imposé à moi. Il s'agit évidemment de failles sismiques, géologiques, mais au fur et à mesure, je me suis rendu compte que ce mot était une métaphore pour Haïti. En arpentant les rues après le séisme, une phrase m'est venue tout de suite : « Livrée, déshabillée, nue, Port-au-Prince n'était pourtant point obscène »⁴. Ce qui était obscène, c'est le scandale de sa pauvreté.

Si, au départ, je voulais écrire une chronique du séisme et de mes ressentis, plusieurs réflexions sur l'histoire me sont rapidement venues. Et puis en arpentant les rues, je suis tombée sur un immeuble qui m'a inspiré en partie l'histoire de *Guillaume et Nathalie*. Donc *Failles* est en effet un texte hybride, à la fois chronique, essai, et émaillé de bouts de roman. Je ne sais pas trop comment le qualifier.

La dimension « essai » a à voir avec la place d'Haïti dans le monde. Mes réflexions sont parties de la révolution haïtienne et de ce qu'elle a apporté à la modernité. Que signifie cette révolution exactement ? Si la révolution américaine et la Révolution française font avancer les droits de l'homme selon le paradigme de l'homme blanc occidental, la révolution haïtienne va bien plus loin sur la question de l'égalité de tous les Hommes quelle que soit leur couleur, et de la fraternité. Dans le modèle universaliste eurocentré, on n'écrit ni les femmes ni les Noirs. Mais Haïti va payer très cher cette effraction, cette anomalie. La révolution haïtienne est un impensé, un impensable de l'histoire. Comment des Noirs réduits en esclavage ont-ils arraché leur liberté ? Comme je l'écris dans *Failles*, Haïti est pour moi la matrice des relations Nord-Sud, le moule dans lequel sont coulées

³ Yanick Lahens, *Failles*, Sabine Wespieser poche, pp. 16-17.

⁴ Yanick Lahens, *Failles*, Sabine Wespieser poche, pp. 13.

ces relations. Haïti va tout connaître : l'exploitation, les rapports inégaux, la dette, l'embargo, l'ostracisation.

Quant à la chronique du séisme, elle a été alimentée par mes déambulations dans les rues. Quand je marche dans Port-au-Prince, je suis alors frappée par le malheur évidemment, aucune radio n'a l'air fonctionnelle, on entend les gens appeler à l'aide. Je passe près des centres hospitaliers, des immeubles effondrés, tout cela est extrêmement dur. J'observe les élans de solidarité un peu partout, et je me dis que cet événement va permettre de repenser la logique de l'aide. Bien sûr, mon rêve s'est vite effondré. J'ai vu la mécanique de l'aide internationale à l'œuvre, des ONG s'installer partout et avoir une influence spectaculaire sur le coût de la vie ou modifier des comportements pour faire de toutes les actions des citoyens et citoyennes monayées à la hausse. Ce qui a changé le mode de lien social et a provoqué une mise à l'écart progressive des initiatives locales.

Mais je vois alors aussi les failles intérieures haïtiennes. Il y a certes un impensé extérieur, mais aussi un impensé intérieur dans l'histoire haïtienne : ce que l'on appelle le pays en dehors, cette civilisation qui se construit au 19^{ème} siècle avec des populations de cultures, de langues différentes venues d'Afrique mais qui reconstruisent une société traditionnelle dans un temps moderne. Ce pays en dehors ne correspond pas à ce que l'État imagine dans les constitutions où ne figure ni le créole, ni la famille élargie, ni le mode d'occupation de l'espace, ni le mode de production agricole. Certains anthropologues et sociologues évoquent cette coupure en parlant des élites créoles dites « occidentalisées » et de la majorité populaire appelée « bossale » (fraîchement arrivée d'Afrique). Au moment de l'indépendance, cette population africaine représentait 70% de la population. Mais comme j'aime le dire, aujourd'hui en 2023 ce ne sont pas ceux et celles que l'on appelait les Bossales qui composent le pays en dehors. Ce sont les élites créoles qui sont comme prises de court. La langue créole est désormais la langue de l'espace public en Haïti ce qui, après des siècles de politique en langue française, est une avancée extraordinaire. Nous sommes sommés, Bossales comme Créoles, de mettre fin au dialogue de sourds en vue de créer un « commun ». Ce qui n'exclut pas de continuer à faire de la politique quand les dissensus politiques, économiques et sociaux inévitables apparaîtront.

Je suis avant tout une littéraire, et évidemment, pour *Failles*, j'ai d'abord pensé à écrire un roman à partir de ce que j'avais vu. Les scientifiques donnent des explications, les sciences sociales informent sur le monde, et la littérature donne la saveur du monde. La puissance de la littérature réside dans cette capacité à rendre aussi bien la saveur que la douleur du monde. Trois jours après le séisme, je me souviens de ces jeunes filles qui se coiffaient les cheveux au marché. Je m'émerveillais que le malheur ne prenne pas toute la place, que les jeunes filles aient encore envie d'être belles, que la vie soit plus forte que le séisme. C'est ce type de détails que je voulais faire aussi figurer dans le texte. Je voulais transmettre mon ressenti. Par ailleurs, ce n'est pas un texte que j'ai écrit à l'ordinateur. J'avais des cahiers, des feuilles, et j'écrivais, j'écrivais, j'écrivais.

Margaux Lombard : Vous parlez de la puissance de la littérature, de ce qu'elle peut, de ce qu'elle apporte de singulier par rapport aux sciences sociales notamment. Dans le cadre de ce colloque interdisciplinaire sur les failles, on pourrait se demander si la littérature et les arts en général peuvent « réparer » les failles. Vous aviez partagé votre scepticisme à ce sujet dans le cadre d'une conférence, « Réparer le monde ? Les littératures de la Caraïbe »⁵, qui a eu lieu en 2021. Vous étiez plusieurs à vous exprimer, Kettly Mars, Raphaël Confiant, Gisèle Pineau et vous-même, sur la question de la

⁵ « Réparer le monde - Les littératures de la Caraïbes », conférence animée par Alexandre GEFEN, 24 novembre 2021, [en ligne], <https://www.auf.org/caraibe/nouvelles/agenda/webinaire-reparer-le-monde-les-litteratures-de-la-caraibe/>.

force réparatrice (ou non) de l'écriture dans des contextes sociopolitiques post-esclavagistes et (post)coloniaux notamment. Vous aviez dit à cette occasion « je ne pense pas que la littérature puisse réparer ; elle me permet de ne pas être anesthésiée, mais elle ne peut pas réparer ».

Yanick Lahens : Oui, et cela je le sais depuis *Failles*. La littérature peut nous permettre d'aller mieux à un moment, mais il faut des actes réels et concrets pour parvenir à la réparation. Je pense qu'il n'y a pas de réparation personnelle totale sans réparation politique, les deux étant liées. Vous parlez de la puissance de la littérature. Elle se situe au-delà de tout cela. Son terreau est celui de l'irrésolu, de l'inachevé de notre condition même. Nous naissons avec la rudesse du monde, cet exil fondateur dans lequel nous sommes jetés dès notre premier souffle. La littérature, contrairement à la politique, nous amène vers la complexité. C'est là que réside sa puissance.

Margaux Lombard : Lors de cette conversation, les réponses étaient différentes. Raphaël Confiant, par exemple, avait évoqué la responsabilité des écrivain·es de pays anciennement colonisés. Il estimait qu'ils et elles ne pouvaient pas se contenter d'écrire des histoires d'amour innocentes qui ne prennent pas en charge les questions liées au poids des héritages esclavagistes, coloniaux, postcoloniaux, et que leurs œuvres devaient forcément être traversées par des questions sociales et politiques. Qu'en pensez-vous ?

Yanick Lahens : C'est une question qui revient souvent en effet. Je pense que c'est un luxe de pouvoir parler, écrire, sans que l'histoire avec un grand H intervienne. D'une part, c'est un luxe que l'histoire ne m'a pas donné. Je pense à un ami écrivain récemment décédé, Russel Banks, à qui l'on disait souvent « vous écrivez toujours sur des situations difficiles », *American Darling* sur l'Afrique, puis la Jamaïque... Il répondait tranquillement « Figurez-vous que j'écris sur la majorité du monde ». Je suis très contente d'être ici en France, à la terrasse d'un café, mais je sais dans ces moments-là que je suis dans une bulle. Et même en Haïti, je suis dans une bulle privilégiée. Le fait de savoir que je suis dans une bulle est déjà une prise de position fondatrice de mon mode de présence au monde.

Je parle dans *Failles* du fait que les jeunes écrivain·es, poètes·ses musicien·nes, n'ont pas attendu l'État haïtien. Ils et elles organisent des spectacles, des événements, dans des lieux absolument improbables. Quand je m'y rends, je me dis que la littérature ne répare pas, mais qu'elle permet au cœur de continuer à battre. En revanche, je ne pense pas que l'on puisse faire l'économie d'un projet politique à même de réparer des injustices. Cela ne veut pas dire que la littérature n'est pas importante. Elle donne la saveur du monde, comme je dis souvent. La saveur est importante, c'est l'inscription dans la joie, dans l'instant, dans la beauté. Mais l'action politique est essentielle pour régler un certain nombre de questions.

La nouvelle génération d'écrivain·es de vingt, trente, quarante ans, n'a sans doute pas tout à fait le même rapport à la politique, indispensable pour régler la question du commun. Aujourd'hui on parle des gangs, mais on n'imagine pas la vitalité et l'énergie que continuent à déployer les jeunes. Ils prennent le risque d'organiser des expositions de peinture, des spectacles en tous genres. La vie culturelle est extrêmement importante, en particulier dans les quartiers populaires où l'on trouve des petits clubs de lectures, des bibliothèques. Il se trouve que je suis la marraine d'une bibliothèque au niveau de la rue de l'Enterrement, le centre Araka qui se trouve près du portail Sud de la ville, une zone désormais très difficile d'accès. Je crois que c'est précisément parce que de telles initiatives ont

toujours existé en Haïti que le désastre ne peut pas totalement arriver. Même dans les lieux les plus difficiles, il y a toujours un noyau de créateur·ices, d'artistes, de musicien·nes. Et même dans les villes de province, on trouve des festivals de musique classique et de jazz. Cette vitalité est une force énorme sur laquelle on peut miser. Elle permet de continuer à vivre et nourrir les émotions. Mais dans le même temps, la politique est indispensable.

Margaux Lombard : Si l'on s'éloigne un peu de la question de la réparation, mais que l'on poursuit la conversation sur les liens entre littérature et politique, dans quelle mesure pensez-vous que la littérature puisse contribuer, comme vous le faites dans *Failles*, à déconstruire certaines représentations ? On sait à quel point les représentations stéréotypées projetées sur Haïti sont fortes et nombreuses, vous évoquez notamment le discours sur « l'île maudite » qui serait frappée d'une sorte de fatalité du malheur. Vous déconstruisez également le discours sur la *résilience*, et parlez volontiers plutôt de *résistance*. Que pensez-vous de la place de la littérature pour transformer les représentations, qu'elles soient intérieures ou extérieures à Haïti ?

Yanick Lahens : La littérature écrite ou orale occupe une place majeure dans les sociétés, mais je ne saurais pas vraiment mesurer l'étendue ou le poids de cette place. Là encore, pour apprendre, il faut s'ouvrir à de nouveaux horizons. Quand on a été formaté à ne comprendre qu'une seule manière de décliner la condition humaine, il est plus difficile de franchir les portes de ces autres mondes que nous ouvre la littérature. C'est là tout son pouvoir, toute sa magie.

Les scolarisés des pays du Sud ont cet avantage de pouvoir plus facilement s'ouvrir à la fois aux mondes du Centre et aux mondes si vastes des pays du Sud. Quand j'écrivais *Bain de lune*, je me suis souvent posé la question de savoir si ce texte serait audible aux lecteurs du centre occidental. Mais j'ai écrit ce roman comme je le voulais. À savoir faire en sorte que ce soient les hommes et les femmes du monde paysan qui parlent en changeant la perspective. Il ne s'agit absolument pas d'un roman réaliste merveilleux en ce sens. L'œil qui observe n'est pas extérieur. Bien sûr, il s'agit d'un artifice littéraire mais qui dérive d'un choix précis.

Pour revenir sur ce que je disais précédemment sur le pays en dehors et la civilisation qui se constitue au 19^{ème} siècle, je veux dire qu'il y a la culture populaire majoritaire, mais je ne rejette pas la culture dite savante, je prends tout. Peu de gens savent qu'il existe un répertoire de musique classique haïtienne, ou que la littérature écrite existe depuis que Haïti existe, voire même que l'écrit a permis à Haïti d'exister. Toussaint Louverture et Dessalines, voyant que ceux qui représentaient la France avaient des secrétaires, ont employé aussi des secrétaires, avec déjà l'idée d'annoncer que quelque chose de très nouveau, d'inédit, allait se faire entendre. Le dernier beau-père de Michelet a été secrétaire de Toussaint Louverture. Une préface d'un livre de Michelet suggère qu'il aurait inspiré une phrase célèbre de Toussaint Louverture « Le premier des Noirs au premier des Blancs ». Les archives nous permettent de découvrir énormément de choses.

L'écrit en français a permis à Haïti d'exister en tant que nation. À l'époque, au 19^{ème} siècle, en Allemagne ou dans d'autres pays, ce sont toujours ce que Jean Casimir appelle des intermédiaires, des intellectuels, qui disent « Nous existons en tant que nation ». Au 19^{ème} siècle, il y aura des historiens, des chercheurs, des chroniqueurs, et une littérature qui naît à ce moment-là. Qui sait que l'une des premières revues francophones de l'Amérique, au début du 19^{ème} siècle, est L'Abeille haïtienne ? Donc il existe toute une tradition écrite, qu'il ne faut pas rejeter au nom du simple fait

qu'elle est en français. Il en va de même pour la musique dite « savante ». Haïti a précisément cette richesse, cette complexité.

Il est intéressant de voir qu'aujourd'hui, ce sont des jeunes de milieu rural qui lancent des initiatives autour de la musique classique par exemple. De même qu'aujourd'hui, les musiques traditionnelles du vaudou ont droit de cité, ce qui n'était pas le cas il y a plusieurs décennies. Idem pour la peinture et les arts plastiques. Il faut prendre cette richesse dans sa globalité et reconnaître son caractère d'urgence permanente à l'art.

Je me demande toujours est-ce-que tout cela va s'arrêter ? Récemment, je me suis rendue à une exposition au Centre d'art, et j'ai vu ce que font de jeunes peintres comme Bertho Jean-Pierre ou Schneider Hilaire, qui a réalisé l'affiche du festival Quatre Chemins. C'est un festival magnifique qui se déroule tous les ans à Port-au-Prince depuis vingt ans. Or on n'en entendra pas parler au journal de 20h en France ! En vingt ans s'est créé tout un bassin de jeunes auteurs qui sont devenus des professionnels, qui sont partis faire des stages à l'étranger, et, fait très intéressant, des jeunes femmes se sont emparées du théâtre et écrivent des textes très forts. Je fais partie du conseil du festival Quatre chemins, qui se déroule dans des lieux improbables, dans une ville où il n'y a pas de salle de théâtre ! Donc il faut toujours improviser. On cherche un endroit qui pourrait ressembler à une salle de théâtre, parfois il faut venir avec sa chaise, on s'installe et on regarde une pièce. Tant que cette inventivité, cette créativité existeront, cela veut dire que la vie continue. En même temps, il ne faut pas exotiser le malheur non plus. En écrivant *Failles*, je me suis dit qu'il fallait à tout prix éviter de faire du malheur quelque chose d'exotique ou de misérabiliste, mais simplement montrer que la vie est souvent bien plus forte qu'on ne le pense.

Margaux Lombard : Je propose de lire un extrait de *Failles* qui évoque justement cette exotisation du malheur.

« (...) je dirais, contrairement à un discours très en vogue, que la production artistique ne nous sauvera pas. Le répéter, c'est nous inscrire dans la logique d'une séduction aujourd'hui stérile. « Haïti, un peuple qui souffre mais qui danse, chante, peint et écrit un français formidable. » Le moment historique demande autre chose. Un projet de société. Une autre manière de faire de la politique, de produire et de tisser de nouveaux rapports entre les gens. Il faudra sauvegarder le patrimoine et accompagner les artistes.

Je ne suis pas en train de tirer une balle dans le pied de l'écrivain que je suis. Parce que ce qui naîtra de là ne nous empêchera en rien d'écrire, de peindre ou de danser. Nous le ferons peut-être autrement, peut-être serons-nous moins exotiques. Je n'en sais rien. Mais je sais que j'éprouverai un immense soulagement à ne plus évoquer « la santé du malheur. »⁶

Et un autre extrait qui me venait en tête en vous écoutant, un court chapitre qui s'intitule « Comment écrire ? Quoi écrire ? »

⁶ Yanick Lahens, *Failles*, Sabine Wespieser poche, pp. 156-157.

« COMMENT ECRIRE QUAND ON EST aux prises avec l'ombre ?

Comment écrire sans qu'à l'issue de ce corps-à-corps avec elle la littérature n'en sorte défigurée ?

Comment déplacer les bornes du malheur ?

Comment l'interpeller du seul lieu hors de sa portée immédiate, celui de l'écriture ?

Comment ne pas laisser au malheur une double victoire, celle qui nous broie corps et âme et celle qui viendra ensuite nous ravir notre seule parade face à lui, notre seule riposte, à nous écrivains ?

Comment éviter l'enfermement du dedans en ne nous tenant pas à une simple comptabilité macabre, en ne restant pas en rade, en forçant l'aventure ?

Comment éviter l'enfermement de ceux qui nous verrouillent du dehors en n'attendant de nous que cette comptabilité macabre ?

Comment ramener les morts à cet espace paradoxal du jeu, où ils disent et ne disent pas ?

Comment donner à la littérature sa part, et sa part belle ?

Face au malheur, comment faire littérature ?

La littérature signale le cauchemar jusque dans ses lointains retranchements, et en même temps, indique l'échappée.

Pas un seul jour sans que je n'aie été hantée par ces questions. Par d'autres, aussi. »⁷

Dans le texte figurent des blancs typographiques. Il y a toute une réflexion dans *Failles* sur la parole, le silence, qui se reflète aussi dans la forme. Par ailleurs, plusieurs mots reviennent souvent comme autant de refrains, de leitmotivs. Par exemple « on ne peut pas s'en tenir à une comptabilité macabre ». Vous écrivez que les écrivain·es peuvent « amplifier, élargir, donner la saveur du monde ».

Yanick Lahens : Je reviendrais sur ce que j'ai dit, à savoir que le matériau sur lequel nous travaillons en littérature demeure la langue. Même l'écriture blanche est le résultat d'un travail. Oui, cette saveur n'est pas une donnée immédiate qui découle d'une émotion. Il faut un travail sur le rythme qui suit votre respiration intérieure et c'est la ponctuation, par exemple, qui la rendra. Il y a cette robe intime du monde qu'est la poésie. Je suis toujours humble par rapport à la poésie, qui est certainement la forme privilégiée du langage, mais je la laisse souvent m'emporter. Et puis quand je parle d'un lieu, ce n'est pas dans le sens d'une glorification d'un lieu. Je n'oublierai jamais ce lecteur thaïlandais qui, dans une librairie, m'avait dit qu'il avait cru se retrouver dans la campagne de Thaïlande. Je me suis dit à ce moment-là que j'avais atteint ce lecteur-là. Je crois que nous sommes placés dès notre premier

⁷ Yanick Lahens, *Failles*, Sabine Wespieser poche, pp. 65-66.

souffle dans un exil fondamental. Les artistes sont là pour nous le rappeler. Pour aller chercher du côté du silence qui est notre langue maternelle à tous et toutes.

J'aimerais revenir sur le discours « Haïti, pays maudit ». Haïti est un hasard géologique puisque le pays est situé sur une faille ; un hasard climatique avec la route des cyclones ; un hasard historique : 1804 ; un hasard géographique, dans la mesure où on est juste en-dessous des États-Unis. Cela fait beaucoup pour un territoire de 27 000 km² !

Nous sommes en proie à ces hasards, mais dans une certaine mesure, nous entretenons aussi ces failles. Au 19^{ème} siècle, les élites ont continué à reproduire le même modèle et aujourd'hui, sans négociation avec le pays majoritaire en vue d'un véritable « commun », je ne vois pas comment nous pourrions en sortir. Cela me fait penser à une anecdote : à l'époque du séisme de 2010, j'ai réalisé un petit film avec des jeunes sous les tentes. Certaines étaient à la caméra, d'autres imaginaient des questions à poser, et l'un d'entre eux m'avait demandé si j'étais martiniquaise, africaine, ou encore de l'Oxfam... Il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un comme moi, une Haïtienne vivant dans un lieu de privilèges, vienne dans un tel lieu et fasse des activités ludiques avec lui, jeune des quartiers pauvres. Cela en dit long sur la profondeur de ces failles internes à Haïti. La question de la classe et celle de la couleur sont toujours court-circuitées. Or au tournant où nous sommes dans le pays, elles devraient être abordées très frontalement.

Cela étant dit, nous avons aussi fait de grands pas. La littérature haïtienne est aujourd'hui assumée dans les deux langues. Ma génération, celle de Georges Castera, s'est battue pour que le créole devienne une langue littéraire. J'ai fait partie de l'équipe de l'Institut pédagogique national qui a introduit le créole à l'école. Le créole est devenu langue officielle en 1987, et c'est désormais la langue de l'espace public. La nouvelle génération écrit indifféremment en créole et en français, parce qu'il est évident qu'aujourd'hui le créole est une langue centrale. C'est pourquoi elle compte beaucoup d'écrivains et d'écrivaines issus de familles d'origine populaire, créolophones et qui ne sont pas nés dans des maisons où il y avait des bibliothèques contrairement à Dany Laferrière, Gary Victor, Lyonel Trouillot ou moi. Haïti est une société qui mute, qui traverse des évolutions importantes.

Il y a un passage que j'aimerais lire, qui fait écho aux événements qui se déroulent en ce moment en Haïti.

« Je ne peux pas savoir quelle forme prendra ce déplacement de population, exode vers les provinces certainement, mais, dans l'espace urbain, je ne sais pas. Ce dont je suis certaine, c'est que ces femmes et ces hommes lâchés le long des routes ont un flair, un nez bien à eux. Cela fait deux siècles qu'ils ne croient plus ni aux gouvernements, ni aux promesses des hommes politiques, ni à celles des pouvoirs économiques, ni à celles des intellectuels, ni à moi, ni à vous. Quand il leur est arrivé de croire, ils ont toujours vite déchanté. La défiance est aujourd'hui endémique, structurelle. Et pour cause. Cela fait deux siècles qu'ils ont pris le pli d'avancer seuls dans l'histoire. Sans personne pour leur tenir la main ou leur indiquer un chemin. Cela fait deux siècles qu'ils esquivent tous les gouvernements, tous les hommes politiques, tous les pouvoirs, avant même que ces gouvernements, ces pouvoirs ou ces hommes les ignorent. Ils ont cette longueur d'avance là qui fait qu'ils les prennent tous toujours de court.

Aujourd'hui, plus aucun gouvernement, plus aucune instance internationale, plus aucune ONG, ne peut les rattraper. Ils sont réfractaires à toute prise. Ce flair est bien plus qu'une posture, mieux qu'une stratégie, c'est un savoir. La sophistication de ce savoir-là n'a rien à voir avec celle que l'on enseigne à Harvard, l'ENA, Oxford, ou ce qui s'analyse au FMI

ou à la Banque mondiale. Il n'a rien à voir non plus avec le grand soir des socialistes, guévaristes, maoïstes ou trotskistes. Parce que ce savoir ne repose sur aucun espoir dans les pouvoirs ou dans des lendemains qui chantent. Son postulat premier est précisément que l'espoir n'est pas la seule réponse.

Si l'exclusion a donné les résultats que nous connaissons, ce savoir-là peut-il être une issue aujourd'hui ?

Je ne sais pas. »⁸

Un écrivain n'est pas là pour savoir, mais simplement pour donner la saveur d'un ressenti. Je suis retournée à ce passage à la faveur d'une récente discussion avec des amis. En plein milieu de cette crise que traverse Haïti, l'État est complètement défaillant. Personne n'aurait pu prévoir cette situation : les attaques, les maisons pillées, les viols, les meurtres... Même là, il y a une différence de classe : les gens aisés sont kidnappés, la famille peut être traumatisée, mais il y a très peu de cas de violences ou de viols ; tandis que dans les quartiers plus populaires, c'est l'incendie, le pillage, le viol. La population attend une justice qui ne vient pas.

Un beau matin d'avril 2023, on apprend que la population fait barrage, décide de se venger et exécute ceux qui en général les répriment. Alors évidemment, des journalistes arrivent et disent que c'est terrible. Certes, mais on ne les a pas entendus quand ces populations se faisaient massacrer. C'est plus sophistiqué de lâcher un drone de très loin, alors que la machette, « c'est sauvage ». Or le drone tue plus de gens que la machette. À partir de cet événement, la peur a envahi la population, même parmi ceux qui agressaient.

Un autre événement qui me semble important, c'est la construction du canal à la frontière avec la République dominicaine. Au moins trois présidents haïtiens avaient promis de construire ce canal, mais les promesses n'avaient pas été tenues. La République dominicaine a construit une dizaine de canaux et signé un accord sans prévenir Haïti. Le gouvernement dominicain a menacé Haïti de fermer la frontière, et le gouvernement haïtien a décidé d'appuyer le canal. Ce qui est intéressant, c'est que cet événement marque à son échelle une mise en échec du modèle dominant du monde, de ceux qui ont le pouvoir économique et qui attirent les migrations. Tout d'un coup, cela se retourne, la frontière est fermée et les Haïtiens retournent chez eux. On se dit : mais comment vont-ils tenir ? Dans le secteur du bâtiment et dans les champs en République Dominicaine, la majorité des travailleurs sont haïtiens.

C'est intéressant de voir que sur les réseaux sociaux, on parle moins des gangs que d'un tas de nouvelles initiatives locales. On découvre à tel endroit il y a des nouvelles cultures, qu'à d'autres des jeunes refusent de partir dans des programmes à l'étranger et veulent rester en Haïti. C'est comme s'il y avait un tournant psychologique de toute la population et un élan de solidarité venant d'autres régions du pays et de la diaspora. Ce qu'il faut souligner, c'est que ce sont des initiatives sans l'État. Il faudrait réfléchir à ce modèle et considérer la décentralisation comme une porte de sortie à certains problèmes dans le pays. Port-au-Prince, c'est le monstre qui dévore le reste du pays. Il y a Port-au-Prince et le reste du pays. La République dominicaine a perdu des récoltes de légumes, d'œufs, de médicaments qu'ils exportaient en Haïti. Donc il est intéressant de voir des associations paysannes mettre en échec un modèle-monde dominant et avoir l'opportunité de négocier. Je pense qu'il faudrait

⁸ Yanick Lahens, *Failles*, Sabine Wespieser poche, pp. 42-43.

s'inspirer de ces savoirs produits pour construire un modèle plus adapté à ce que nous sommes, à nos potentialités... non pas pour faire de la « résilience », mais pour résister.

Margaux Lombard : Ce que vous dites sur ces organisations paysannes me fait penser à votre grand roman *Bain de lune* que vous évoquiez précédemment, qui nous plonge dans le monde rural haïtien et nous donne à sentir, à penser un autre modèle que celui de l'exploitation capitaliste.

Yanick Lahens : *Bain de lune* est un texte que j'ai mis du temps à écrire. J'ai d'abord écrit une nouvelle de trois pages, mais je ne regrette pas d'avoir attendu près de quinze ans pour écrire le roman. J'ai pris le temps de discuter avec des anthropologues, des prêtresses vaudou, et d'aller à la découverte de ce monde de la paysannerie. Je ne voulais pas un texte qui décrive de l'extérieur, mais qu'il porte une parole collective parce que dans les communautés, la vie est collective. C'est comme les doigts d'une main, ils ne sont pas égaux mais forment un tout. J'ai opté pour la première personne du pluriel comme artifice littéraire. C'est un nous qui change selon le groupe en présence, et il fallait le travailler pour qu'il soit audible. Je ne voulais pas de voix qui raconte la paysannerie de l'extérieur, mais que l'on sente comment elle nous regarde. Ce n'était pas évident, je voulais une histoire sur quatre ou cinq générations. On pense parfois que ces sociétés paysannes sont sans histoire, mais pas du tout. Entre l'occupation américaine et les corvées imposées à l'époque jusqu'à aujourd'hui, il y a eu des mutations énormes. Mon ami Jean Casimir, qui est sociologue, m'avait demandé à l'époque où j'écrivais le roman si j'allais écrire depuis l'intérieur des terres ou des caravelles de Christophe Colomb : depuis les terres !

L'entretien a été suivi d'échanges riches et éclairants avec la salle.

Enregistrement sonore de l'entretien :

Cliquez sur l'image ou [ici](#) pour écouter.



Yanick Lahens et Margaux Lombard le 16 novembre 2023 au Musée d'Aquitaine. Crédit : J. M. Théodat.